



Trois sont déjà morts...  
Je suis le quatrième

# NUMÉRO QUATRE PITTACUS LORE

Le roman à l'origine du film événement

**Baam!**



# NUMÉRO QUATRE

Retrouvez l'univers de *Numéro Quatre* sur le site :  
[www.editions-baam.fr](http://www.editions-baam.fr)  
et sur  
[www.facebook.com/editions.baam](https://www.facebook.com/editions.baam)



PITTACUS LORE

# NUMÉRO QUATRE

Traduit de l'anglais (américain) par Marie de Prémonville



Titre original : *I Am Number Four*

© Pittacus Lore, 2010  
Tous droits réservés

*Pour la traduction française :*  
© Éditions J'ai lu, 2011

## Au peuple de la Terre:

Il y a dans l'histoire humaine des mystères qui n'ont en apparence aucune explication. Des bonds soudains en matière de technologie. Personne ne peut résoudre des énigmes telles que l'Atlantide, le monstre du Loch Ness, le Triangle des Bermudes, et, bien sûr, les ovnis et les agroglyphes. La réponse à ces mystères, et à bien d'autres bizarreries sur Terre, est la suivante : depuis la nuit des temps, des extraterrestres vont et viennent sur votre planète, et influencent les événements.

Mon nom est Pittacus Lore. Je viens de la planète Lorien, située à près de cinq cents millions de kilomètres de la Terre. Je suis l'un des dix Anciens que comptait notre planète. J'ai dix mille ans. Sur Lorien, tout le monde avait des talents spéciaux. Nous sommes incroyablement forts, incroyablement rapides, et nous naissons tous avec des pouvoirs appelés Dons. En dépit de nos pouvoirs, nous autres Anciens, responsables de la défense de notre planète, avons failli à notre mission.

Lorien a été détruite. L'ensemble de notre population a été massacré, à l'exception de neuf enfants, ainsi que leurs neuf tuteurs. Les Neuf se sont enfuis en direction de la Terre, où nous espérions qu'ils pourraient se cacher et grandir, pour développer leurs Dons et venger un jour la destruction de Lorien.

Malheureusement, les créatures qui ont détruit Lorien les ont suivis sur Terre. Depuis, ces êtres pourchassent les enfants, et en ont tué trois. Les six qui restent ont d'ores et déjà commencé à se battre. Notre guerre s'est désormais étendue sur votre planète, et c'est ici que nous la gagnerons ou que nous la perdrons.

Si je raconte l'histoire de Lorien, des Neuf et de la guerre qui fait rage, c'est pour que vous ne laissiez jamais la même tragédie vous arriver. J'essaie de retrouver les Neuf et de les réunir. Peut-être sont-ils tout près de vous en ce moment, passant dans la rue, ou bien assis non loin, ou encore en train de vous regarder, tandis que vous lisez ces lignes. Peut-être se trouvent-ils dans votre ville. S'ils font bien ce qu'il faut, ils vivent dans l'anonymat, poursuivent leur entraînement, et attendent le jour où ils se réuniront, où ils me retrouveront aussi, et où, ensemble, nous livrerons notre dernière bataille.



LES ÉVÉNEMENTS RELATÉS DANS CET OUVRAGE SONT  
RÉELS.

LES NOMS DE PERSONNES ET DE LIEUX  
ONT ÉTÉ CHANGÉS AFIN DE PROTÉGER  
LES SIX DE LORIEN QUI DEMEURENT CACHÉS.

CONSIDÉREZ CECI COMME NOTRE PREMIER  
AVERTISSEMENT.

IL EXISTE D'AUTRES CIVILISATIONS QUE LA VÔTRE.

CERTAINES D'ENTRE ELLES ONT POUR BUT  
DE VOUS EXTERMINER.

La porte se met à trembler. C'est une mince paroi de tiges de bambou, liées ensemble par des morceaux de ficelle déchiquetée. La vibration est à peine perceptible, et elle s'interrompt presque aussitôt. Ils redressent tous deux la tête pour écouter, l'adolescent de quatorze ans et l'homme de cinquante que tout le monde prend pour son père, mais qui pourtant est né près d'une autre jungle, sur une autre planète, à des centaines d'années-lumière de là. Ils sont allongés, torse nu, chacun à un bout de la cabane, sur un lit de camp protégé par une moustiquaire. Ils entendent un fracas au loin, comme des animaux brisant des branches d'arbres sur leur passage, sauf que dans le cas présent, on dirait que c'est tout l'arbre qui a été réduit en miettes.

« Qu'est-ce que c'était ? demande le garçon.

— Chut », ordonne l'homme.

Dans le silence, seul résonne le bourdonnement des insectes. L'homme passe la jambe hors de sa paille, et c'est alors que le tremblement reprend. Plus long et plus intense, suivi d'un autre vacarme, plus proche, cette fois-ci. L'homme se lève et se dirige lentement vers la porte. Au moment de poser la main sur le loquet, il prend une profonde inspiration. Le jeune garçon s'assied sur son lit.

« Non », chuchote l'homme, et au même instant, la lame longue et étincelante d'une épée, d'un métal blanc et brillant que l'on ne trouve pas sur Terre, traverse la porte et s'enfonce au plus profond de sa poitrine. Elle ressort dans son dos, un segment d'une quinzaine de centimètres, puis disparaît rapidement. L'homme pousse un grognement. Le garçon le contemple, bouche bée. L'homme inspire, une seule fois, et prononce une unique parole : « Fuis », avant de tomber sur le sol, inerte.

Le garçon bondit de sa couchette et se jette à travers le mur du fond. Il ne s'embarrasse pas de la fenêtre ou de la porte, il passe bel et bien à travers le mur, qui se déchire comme s'il était en papier et non en acajou d'Afrique, massif et robuste. La silhouette file dans la nuit congolaise. Ce garçon de quatorze ans n'est pas un garçon normal. Il bondit par-dessus les arbres. Il court à une vitesse d'environ quatre-vingt-dix kilomètres à l'heure. Sa vue et son ouïe sont bien supérieures à celles d'un humain. Il esquivé les arbres sur son passage, arrache les plantes grimpantes entrelacées et enjambe les petits ruisseaux d'un bond. À ses trousses, des pas lourds, de plus en plus proches. Ses poursuivants ont des Dons, eux aussi. Et ils ne sont pas venus les mains vides. Ils transportent une chose dont le garçon n'a que furtivement entendu parler, une chose qu'il croyait ne jamais voir sur Terre.

Les craquements se rapprochent. L'adolescent entend un rugissement grave et intense. Il sait que la créature qui le suit, quelle qu'elle soit, gagne du terrain. Face à lui, une trouée dans la jungle. Lorsqu'il

l'atteint, il aperçoit un gigantesque ravin, de cent mètres de large sur autant de profondeur. Au fond coule une rivière, dont les berges sont jalonnées d'énormes rochers. Il sait que ces pierres le briseraient en morceaux, s'il tombait. L'unique issue est de traverser ce canyon. Il n'aura qu'une courte distance pour prendre son élan, et un seul essai. Une seule chance de sauver sa vie. Même pour lui, ou pour ses semblables sur cette Terre, un tel saut est quasiment impossible à accomplir. Faire demi-tour, plonger ou essayer de se battre signifierait une mort certaine. Il n'a droit qu'à un seul essai.

Un vacarme assourdissant explose autour de lui. Ils ne sont plus qu'à vingt ou trente mètres. Il recule de cinq pas, prend son élan et se met à courir – et juste avant le rebord du gouffre, il décolle et s'envole au-dessus du ravin. Pendant trois à quatre secondes, il plane dans l'air. Il pousse un hurlement, bras tendus devant lui, vers la terre ferme ou bien la fin qui l'attend. Il percute le sol, bascule en avant et vient s'immobiliser au pied d'un arbre colossal. Le sourire aux lèvres, il n'arrive pas à croire qu'il y soit arrivé, qu'il va survivre. Mais il ne veut pas qu'ils l'aperçoivent, et il sait qu'il doit s'enfuir le plus loin possible d'eux ; il se relève. Il va falloir courir encore.

Il se tourne vers la jungle. Et c'est alors qu'une main gigantesque s'enroule autour de sa gorge et le soulève du sol. Il se débat, donne des coups de pied et tente de se dégager, mais il sait que c'est inutile, que tout est terminé. Il aurait dû deviner qu'ils l'attendraient de l'autre côté aussi et qu'une fois qu'ils l'auraient trouvé,

il n'y aurait plus moyen de leur échapper. Le Mogadorien soulève le garçon pour avoir sa poitrine à hauteur de regard, et voir l'amulette qui pend autour de son cou, cette amulette que seuls lui et ses semblables peuvent porter. Il l'arrache et la glisse dans un pli de la longue cape noire qui l'enveloppe ; lorsque sa main ressurgit, elle tient l'épée de métal blanc et scintillant. Le garçon plonge le regard dans les yeux profonds et impassibles du Mogadorien, et il prononce ces mots :

« Les Dons sont vivants. Ils se réuniront, et lorsqu'ils seront prêts, ils vous détruiront. »

Le Mogadorien éclate de rire, un rire mauvais et moqueur. Il lève son épée, la seule arme dans tout l'univers capable de rompre le sortilège qui jusqu'à ce jour a protégé le garçon, et continue de protéger les autres. Tendue vers le ciel, la lame s'enflamme dans une étincelle d'argent : on pourrait croire qu'elle prend vie en sentant la mission qui l'attend, et que cette perspective la fait sourire de fureur. Et tandis qu'elle s'abat, une gerbe lumineuse jaillit dans les ténèbres de la jungle ; le garçon croit encore qu'une partie de lui va survivre, et que cette partie retrouvera le chemin de la maison. Il ferme les yeux juste avant le coup. Et c'est la fin.

## CHAPITRE UN

Au commencement, nous étions neuf. Nous étions jeunes, lorsque nous sommes partis, presque trop jeunes pour avoir des souvenirs.

*Presque.*

On m'a raconté que la terre avait tremblé, que les cieux avaient retenti d'éclairs et d'explosions. Nous étions dans cette période de deux semaines durant laquelle les deux lunes sont visibles aux deux extrémités de l'horizon. C'était un temps de fête, et au début, on a pris ces explosions pour des feux d'artifice. Mais ce n'en était pas. Il faisait doux, et une brise légère remontait de l'eau. On me répète toujours le temps qu'il faisait : la douceur de l'air et la brise légère. Je n'ai jamais compris quelle importance ça pouvait avoir.

Ce dont je me souviens le plus clairement, c'est l'état de ma grand-mère, ce jour-là. Elle était affolée, et triste, les yeux remplis de larmes. Mon grand-père se tenait tout près, à ses côtés. Je me rappelle que la lumière dans le ciel se reflétait dans ses lunettes. Il y a eu des embrassades, des adieux. Chacun d'eux a prononcé des paroles. Je ne me les rappelle pas. Rien ne me hante plus que ces paroles perdues. Il a fallu un an pour arriver ici. J'en avais alors cinq. Nous

devions nous fondre dans cette culture avant de retourner sur Lorien, lorsque la vie y serait à nouveau possible. Nous devons nous séparer, tous les neuf, prendre des chemins différents. Personne ne savait pour combien de temps. Et nous ne le savons toujours pas. Tous les autres ignorent où je me trouve et j'ignore également où ils sont, ou à quoi ils ressemblent, aujourd'hui. C'est notre manière de nous protéger, à cause du sortilège que l'on nous a jeté à notre départ, un sortilège garantissant qu'on ne peut nous tuer que dans l'ordre de nos numéros, aussi longtemps que nous restons séparés. Si nous nous réunissons, le sortilège est brisé.

Lorsque l'un d'entre nous est démasqué et assassiné, une cicatrice circulaire apparaît autour de la cheville droite de tous ceux qui vivent encore. Et sur notre cheville gauche, on observe une petite cicatrice identique à l'amulette que nous portons tous, datant de l'instant où le Sortilège loric fut prononcé. Les cicatrices circulaires font aussi partie du sortilège. C'est un système d'alerte, qui nous permet de savoir où nous en sommes par rapport aux autres, et quand notre tour sera venu. La première est apparue quand j'avais neuf ans. Elle m'a brusquement tiré du sommeil, en imprimant sa brûlure dans la chair. À l'époque, nous vivions en Arizona, dans une petite ville à la frontière du Mexique. Je me suis réveillé au milieu de la nuit en hurlant, terrifié et me tordant de douleur, et j'ai vu la cicatrice se marquer sur ma peau, comme au fer rouge. C'était le premier signe indiquant que les Mogadoriens avaient fini par nous retrouver sur Terre. Jusqu'à l'apparition

de cette cicatrice, j'avais presque réussi à me persuader que ma mémoire était faussée, et qu'Henri se trompait. Tout ce que je voulais, c'était être un garçon normal, menant une vie normale, mais j'ai su alors, sans l'ombre d'un doute, que ce n'était pas possible. Le lendemain, nous avons déménagé dans le Minnesota.

La deuxième cicatrice est apparue quand j'avais douze ans. C'était dans le Colorado. J'étais en classe, en plein contrôle d'expression théâtrale. Dès que la douleur s'est manifestée, j'ai su ce qui se passait, ce qui était arrivé à Numéro Deux. Cette fois-ci, la souffrance était atroce, mais supportable. Je serais bien resté sur scène, mais ma chaussette a pris feu, sous l'effet de la chaleur. Le prof qui dirigeait la répétition m'a aspergé avec un extincteur et m'a emmené précipitamment à l'hôpital. Aux urgences, en découvrant la première cicatrice, le médecin a prévenu la police. Lorsque Henri est arrivé, ils ont menacé de l'arrêter pour maltraitance. Mais comme il ne se trouvait pas à proximité lors de l'apparition de la deuxième cicatrice, ils ont bien été obligés de le laisser repartir. Nous sommes montés en voiture et nous avons quitté les lieux ; cette fois-ci, direction le Maine. Nous avons abandonné tout ce que nous avons, sauf le coffre loric qu'Henri emportait toujours, dans nos déménagements. Vingt et un, à ce jour.

La troisième cicatrice est apparue il y a une heure. J'étais assis sur un ponton. Il appartenait aux parents du type le plus populaire de mon lycée, et il y donnait une fête à leur insu. Jusqu'ici, je n'avais jamais été invité à aucune fête par des copains de classe. Comme



je savais qu'il nous faudrait peut-être disparaître à n'importe quel moment, j'étais toujours resté dans mon coin. Mais tout était calme, depuis deux ans. Henri n'avait rien vu aux infos qui aurait pu conduire les Mogadoriens à l'un d'entre nous, rien qui aurait pu nous trahir. Alors je m'étais fait quelques amis. Et c'est l'un d'eux qui m'avait présenté au gars qui donnait cette fête. On s'était tous retrouvés sur le dock. Il y avait trois glacières, de la musique, des filles que j'avais admirées de loin sans jamais oser leur parler, même si j'en mourais envie. Nous avons largué les amarres pour pénétrer dans le golfe du Mexique, sur un demi-mille. J'étais assis au bord du pont, les pieds dans l'eau, à discuter avec Tara, une jolie fille aux yeux bleus et aux cheveux noirs, quand j'ai senti que ça arrivait. Autour de ma jambe, l'eau s'est mise à bouillir et ma cheville a commencé à rougeoier quand la cicatrice s'est imprimée dans la chair. Le troisième des symboles de Lorien, le troisième avertissement. Tara s'est mise à hurler et tout le monde s'est agglutiné autour de moi. Je savais que toute explication était impossible. Et aussi qu'il nous faudrait partir sur-le-champ.

Les enjeux étaient plus élevés, désormais. Ils avaient retrouvé Numéro Trois, où qu'il ou elle soit, et Numéro Trois était mort. Alors j'ai calmé Tara, je l'ai embrassée sur la joue en lui disant que c'était chouette de la connaître, et que je lui souhaitais une longue et belle vie. J'ai plongé depuis le côté du bateau et je me suis mis à nager, sous l'eau tout le long, avec juste une pause à mi-chemin pour reprendre de l'air. J'ai fait aussi vite que j'ai pu, jusqu'au rivage. J'ai couru le long

de l'autoroute, sous le couvert des arbres, à la même vitesse que les voitures qui filaient. Quand je suis arrivé à la maison, Henri était installé derrière ses scanners et ses écrans, à passer au crible les infos dans tous les pays du monde, et l'activité de la police dans notre quartier. Sans que j'aie à dire un seul mot, il a compris ; il a tout de même soulevé mon pantalon trempé, pour voir les cicatrices.



Au commencement, nous étions un groupe de neuf.  
Trois sont partis, morts.  
Nous ne sommes plus que six.  
Ils sont à nos trousses, et ne s'arrêteront pas avant  
de nous avoir tous tués.  
Je suis Numéro Quatre.  
Je sais que je suis le prochain sur la liste.

## CHAPITRE DEUX

Je me tiens au milieu de l'allée, à contempler la maison. Elle est rose clair, on dirait un peu un gâteau d'anniversaire, perché à trois mètres du sol sur des pilotis en bois. Devant, un palmier se balance. À l'arrière, une jetée s'avance dans le golfe du Mexique, sur une vingtaine de mètres. Si la maison se situait deux kilomètres plus au sud, le ponton se jetterait dans l'océan Atlantique.

Henri en ressort, les bras chargés des cartons restants ; pour certains, on ne les a même pas déballés, depuis le dernier déménagement. Il verrouille la porte d'entrée, puis glisse la clef dans la fente de la boîte aux lettres. Il est deux heures du matin. Il porte un bermuda en toile et un polo noir. Il est très bronzé et pas rasé, et sur son visage se lit l'abattement. Lui aussi est triste de partir. Il dépose les cartons à l'arrière du pick-up, où ils vont rejoindre le reste de nos affaires.

« Ça y est », dit-il.

J'acquiesce d'un mouvement de tête. Nous restons plantés là à contempler la maison et à écouter le vent souffler dans les branches du palmier. Je tiens à la main un paquet de bâtonnets de céleri.

« Cet endroit va me manquer. Encore plus que les autres.

— À moi aussi, confirme Henri.

— C'est l'heure de la flambée ?

— Oui. Tu veux le faire, ou tu préfères que je m'en charge ?

— Je vais le faire. »

Henri sort son portefeuille et le jette par terre ; je l'imite. Il se dirige vers le pick-up et en revient avec les passeports, les certificats de naissance, les cartes de sécurité sociale, les chéquiers, et il entasse le tout à nos pieds. Ce sont tous les documents rattachés à notre identité ici, et tous sont des faux. J'attrape dans la camionnette le petit jerrican que nous gardons pour les cas d'urgence. Actuellement, je m'appelle Daniel Jones. Je suis censé avoir grandi en Californie, avant de suivre mon père ici, pour son boulot de programmeur. Daniel Jones est sur le point de disparaître. Je gratte une allumette et la lâche. Le tas de papiers prend feu. Encore une de mes vies qui s'envole en fumée. Comme chaque fois, Henri et moi contemplons les flammes. *Salut, Daniel*, je me dis intérieurement. *C'était sympa de te connaître*. Une fois que tout est calciné, Henri se tourne vers moi.

« Il faut y aller.

— Je sais.

— On n'est jamais en sécurité, dans ces îles. C'est trop compliqué de partir rapidement, trop difficile de s'échapper. C'était idiot de venir ici. »

Je hoche la tête. Il dit vrai, et je le sais. Pourtant, j'ai toujours des réticences à partir. Si nous sommes venus ici, c'est parce que je l'ai voulu et, pour la première fois, Henri m'a laissé choisir notre étape. Nous

y sommes restés neuf mois, notre record depuis que nous avons quitté Lorient. Le soleil et la chaleur vont me manquer. Et aussi le lézard qui m'observait chaque matin depuis son mur, pendant que je prenais mon petit déjeuner. Il a beau y avoir des millions de lézards en Floride, je suis prêt à jurer que celui-ci me suivait jusqu'en cours, et je le voyais partout où j'allais. Les orages surgissant de nulle part me manqueront également, et cette tranquillité immobile des premières heures du jour, avant l'arrivée des hirondelles. Et aussi les dauphins qui parfois venaient se nourrir au coucher du soleil. Et même l'odeur de soufre des algues en train de pourrir, sur le rivage, cette odeur qui remplit la maison et imprègne les rêves pendant notre sommeil.

« Débarrasse-toi du céleri. Je t'attends dans le camion. Puis il sera temps de partir », m'annonce Henri.

Je pénètre dans le bosquet qui se situe à la droite du pick-up. J'aperçois trois cerfs des Keys qui attendent déjà. Je vide le sac de céleri à leurs pieds, puis je m'accroupis pour les caresser tour à tour. Ils se laissent faire, il y a longtemps qu'ils ne sont plus farouches. L'un d'eux lève la tête et me regarde de ses grands yeux sombres et impassibles. On dirait presque qu'il me transmet quelque chose. Un frisson me parcourt la colonne vertébrale. Puis il baisse la tête et se remet à manger.

« Bonne chance, les amis. »

Je me dirige vers le pick-up et grimpe sur le siège passager.

Nous fixons la maison qui rapetisse dans le rétroviseur, puis Henri s'engage sur la route principale, et la bâtisse disparaît complètement. On est samedi. Je me demande comment la fête se poursuit sans moi. Ce qui se raconte sur la manière dont je suis parti, et ce qu'on dira lundi, en constatant que je manque à l'appel. Je regrette de ne pas avoir pu dire au revoir. Je ne reverrai jamais aucun de ceux que j'ai connus ici. Jamais plus je ne leur adresserai la parole. Ils ne sauront jamais ce que je suis, ou pourquoi j'ai dû m'évaporer ainsi. Au bout de quelques mois, peut-être même de quelques semaines, il est probable que plus aucun d'eux ne songera à moi.

Avant d'arriver sur l'autoroute, Henri s'arrête dans une station-service pour faire le plein. Tandis qu'il est à la pompe, je feuillette l'atlas qu'il laisse toujours entre les deux sièges avant. Nous l'avons depuis notre arrivée sur cette planète. Des zigzags relient entre eux chacun des lieux où nous avons vécu. Sous mes yeux, je vois des zébrures à travers tous les États-Unis. Il faudrait s'en débarrasser, mais c'est le seul souvenir que nous ayons de notre vie ensemble. Les gens normaux ont des photos et des vidéos, ou encore des journaux intimes ; nous, nous avons l'atlas. En l'examinant cette fois-ci, je remarque qu'Henri a tracé une nouvelle ligne reliant la Floride à l'Ohio. Quand je pense à l'Ohio, je vois des vaches, des champs de maïs et des gens sympas. Là-bas, sur les plaques d'immatriculation, on lit : « L'OHIO, LE CŒUR DE TOUT ». Je ne sais pas ce que « tout » signifie pour eux, mais quelque chose me dit que je vais bientôt le découvrir.

Henri me rejoint dans le pick-up. Il a acheté des sodas et un paquet de chips. Il démarre et prend la direction de l'autoroute US 1, qui remonte vers le nord. Il tend la main pour attraper l'atlas.

« Tu crois qu'il y a des gens, dans l'Ohio ? », je lui demande en blaguant.

Il glousse.

« J'imagine qu'il y en a quelques-uns. Et avec un peu de chance, on dégottera peut-être des voitures et des télévisions, aussi. »

Je hoche la tête. Ce ne sera peut-être pas aussi terrible que je le crois, finalement.

« Qu'est-ce que tu penses du nom "John Smith" ?

— C'est là-dessus que tu t'es arrêté ? demande Henri.

— Je crois bien. »

Jusqu'ici, je ne me suis encore jamais appelé John, ou même Smith.

« Au moins, on ne fait pas plus banal, comme nom. Eh bien, c'est un plaisir de vous rencontrer, monsieur Smith. »

Je souris.

« Ouais. Je crois que ça me plaît bien, "John Smith".

— Je te ferai des papiers dès qu'on s'arrêtera. »

À peine deux kilomètres plus loin, on a déjà quitté l'île, et on est au milieu du pont. Les flots défilent en dessous de nous. L'eau est calme et le clair de lune miroite sur les petites vagues, jetant de minuscules touches de blanc sur leur crête. À droite, l'océan ; à gauche, le golfe. Fondamentalement, c'est la même eau, mais sous deux noms différents. J'ai brusquement

envie de pleurer, mais je me retiens. Ce n'est pas que je sois vraiment triste de quitter la Floride, je suis seulement fatigué de m'enfuir. De devoir m'inventer une nouvelle identité tous les six mois. Fatigué des nouvelles maisons, des nouvelles écoles. Je me demande si nous pourrons nous arrêter un jour.



## CHAPITRE TROIS

Nous faisons une pause pour nous ravitailler en nourriture, prendre de l'essence et nous procurer de nouveaux téléphones. Nous nous arrêtons dans un restaurant routier, où nous engloutissons de la tourte à la viande et des macaronis au fromage, l'un des rares plats qu'Henri considère comme meilleur que ce que nous avons sur Lorient. Tout en mangeant, il nous crée des papiers sur son portable, à nos nouveaux noms. Il les imprimera à l'arrivée et, dès lors, aux yeux de tous, nous serons qui nous prétendons être.

« Tu es certain, pour John Smith ? me demande-t-il.  
— Ouais.

— Tu es né à Tuscaloosa, en Alabama. »  
J'éclate de rire.

« Et ça t'est venu comment ? »

Il sourit et m'indique deux femmes assises à quelques tables de nous. Elles sont toutes les deux extrêmement sexy. L'une d'elles porte un T-shirt qui dit : « On fait ça mieux à Tuscaloosa ».

« Et c'est là qu'on va, la prochaine fois, m'annonce Henri.

— Ça va peut-être paraître bizarre, mais j'espère bien qu'on restera longtemps dans l'Ohio.

— Vraiment ? Ça te fait envie, l'Ohio ?

— Ce qui me fait envie, c'est de me faire des amis, de passer plus de quelques mois dans le même lycée, peut-être même d'avoir une vraie vie. C'est ce que j'avais commencé à faire, en Floride. C'était génial, et pour la première fois depuis qu'on est arrivés sur Terre, je me suis senti presque normal. Ce que je veux, c'est trouver un endroit et y rester. »

Henri prend un air songeur.

« Tu as jeté un œil à tes cicatrices, récemment ?

— Non, pourquoi ?

— Parce qu'il ne s'agit pas de toi, dans cette histoire. Il s'agit de la survie de notre race, qui a été presque entièrement décimée. La question, c'est de te garder en vie. Chaque fois que l'un d'entre nous – que l'un d'entre *vous*, les Gardanes – meurt, nos chances se réduisent. Tu es Numéro Quatre, le prochain sur la liste. Tu as une race tout entière de meurtriers redoutables à tes trousses. À la première alerte, au premier signe de danger, nous disparaissions, et je ne discuterai pas sur ce point avec toi. »

C'est Henri qui conduit tout le long. Entre les pauses et la création de nos nouveaux papiers, le trajet prend une trentaine d'heures. J'en passe la plus grande partie à somnoler ou à jouer à la console. Grâce à mes réflexes, je maîtrise la plupart des jeux rapidement. Le plus difficile a dû m'occuper une journée, avant que je gagne. Mes préférés sont ceux où l'on se bat contre des aliens, et ceux dans l'espace. Je fais comme si j'étais de retour sur Lorien, en train de combattre des Mogadoriens, de les mettre en pièces et de les réduire en cendres. Henri trouve ça étrange et il essaie de me dis-

suader de jouer. Il dit qu'on doit vivre dans le monde réel, où la guerre et la mort sont une réalité, et pas faire semblant. Je termine mon dernier jeu et je lève les yeux. J'en ai assez de rester assis là, dans la voiture. Sur le tableau de bord, l'horloge indique 7 h 58. Je bâille et me frotte les yeux.

« On est encore loin ?

— On y est presque », répond Henri.

Dehors, il fait sombre, mais on distingue une lueur pâle, à l'ouest. Nous passons devant des fermes avec des chevaux et du bétail, puis ce sont des champs déserts et, au-delà, des arbres à perte de vue. C'est exactement ce que voulait Henri, un lieu tranquille où l'on puisse passer inaperçus. Une fois par semaine, il écume Internet pendant six, sept, parfois huit heures d'affilée, afin de mettre à jour sa liste de points de chute possibles, à travers tout le pays, qui remplissent nos critères : isolé, en pleine campagne, disponible immédiatement. Il m'a dit qu'il lui avait fallu quatre coups de fil – un dans le Dakota du Sud, un au Nouveau-Mexique et un dernier en Arkansas – avant de dégotter la maison de location vers laquelle nous nous dirigeons.

Quelques minutes plus tard, nous apercevons des lumières éparées qui annoncent la ville. Puis un panneau :

BIENVENUE À PARADISE, OHIO  
POPULATION 5 243 HABITANTS

« Ouauh. C'est encore plus petit que là où on était, dans le Montana. »

Henri sourit. « Pour qui crois-tu que ce soit le paradis ?

— Pour les vaches, peut-être ? Ou les épouvantails ? »

Nous croisons une vieille station-service, un lavage automatique de voitures et un cimetière. Puis apparaissent les maisons, à bardeaux, distantes d'une dizaine de mètres les unes des autres. Avec, pour la plupart, des décorations d'Halloween pendant aux fenêtres. Devant chacune, une allée traverse le petit jardin pour accéder à la porte d'entrée. Au milieu de la ville se trouve un rond-point, et en son centre se dresse la statue d'un homme à cheval brandissant une épée. Henri s'arrête. Nous contemplons tous les deux la statue et nous éclatons de rire, même si derrière ce rire il y a l'espoir que personne d'autre ne débarque ici avec une épée. Henri redémarre et, après le rond-point, le GPS nous indique de tourner. Nous sortons de la ville et prenons en direction de l'ouest.

Au bout de six ou sept kilomètres, Henri tourne à gauche sur une route de cailloux, puis dépasse une série de champs bien dessinés qui, l'été, doivent se remplir de maïs. Ensuite nous traversons une forêt dense, sur un peu moins de deux kilomètres. Et nous tombons dessus, ensevelie sous une végétation envahissante, une boîte aux lettres en métal rouillé, avec une inscription peinte en noir, sur le côté : 17 OLD MILL ROAD.

« La maison la plus proche est à trois kilomètres », m'informe Henri en s'engageant dans le tournant.

Des mauvaises herbes envahissent l'allée de gravier, jonchée de nids-de-poule remplis d'eau boueuse. Il se gare et coupe le moteur du pick-up.

« C'est à qui, cette voiture ? je demande, en désignant le SUV noir juste devant nous.

— À l'agent immobilier, j'imagine. »

La maison est entourée d'arbres. Dans la pénombre, elle a un air un peu effrayant, comme si la peur avait chassé l'occupant précédent, ou bien qu'on l'avait mis dehors, ou qu'il s'était enfui. Je descends du pick-up. Le moteur fait *tic tic* et je sens la chaleur qui se dégage du capot. J'attrape mon sac posé sur la banquette et je reste planté là, à le tenir.

« Qu'est-ce que tu en dis ? » demande Henri.

La maison n'a pas d'étage. Elle est recouverte de bois. La majorité de la peinture blanche est écaillée. Sur le devant, l'une des fenêtres est cassée. Le toit est recouvert de bardeaux noirs qui ont l'air déformés et desséchés. Trois marches en bois mènent à un petit porche avec des chaises branlantes. Le jardin lui-même est en longueur, envahi de broussailles. Visible-ment, on n'a plus tondu la pelouse depuis une éternité.

« On se croirait au paradis. »

Nous nous avançons tous les deux, et une femme blonde, bien habillée et qui doit avoir l'âge d'Henri, apparaît à la porte. Elle est vêtue d'un tailleur et elle tient un dossier ; elle a un Blackberry accroché en haut de sa jupe. Elle nous sourit.

« Monsieur Smith ?

— Oui, répond Henri.

— Je suis Annie Hart, de l'agence immobilière Paradise Immo. On s'est parlé au téléphone. J'ai essayé de vous appeler plus tôt dans la journée, mais on dirait que votre téléphone est éteint.

— Oui, bien sûr. Malheureusement la batterie m'a lâché en route.

— Ha, je déteste quand ça m'arrive », commente-t-elle en s'approchant pour serrer la main d'Henri.

Elle me demande comment je m'appelle et je donne la réponse convenue, bien que je sois tenté, comme toujours, de dire simplement « Quatre ». Pendant qu'Henri signe le bail, elle veut savoir mon âge, et m'apprend qu'elle a une fille, au lycée du coin. Cette femme se montre très chaleureuse et amicale, et visiblement elle adore discuter. Henri lui tend le bail et nous pénétrons tous les trois dans la maison.

La plupart des meubles sont recouverts de draps blancs. Et les autres disparaissent sous une épaisse couche de poussière et d'insectes morts. Aux fenêtres, les moustiquaires sont raides au toucher et les murs sont ornés de lambris en contreplaqué. Il y a deux chambres, une cuisine de taille modeste avec du linoléum vert pomme au sol, et une salle de bains. Sur le devant de la maison, un salon, grand et rectangulaire. Dans un des coins de la pièce, j'aperçois une cheminée. Je me dirige vers la plus petite des chambres et je jette mon sac sur le lit. Au mur est punaïsé un poster représentant un joueur de football américain vêtu d'un uniforme orange vif. Il est en train de faire une passe, et on dirait qu'il est sur le point de se faire écrabouiller par un énorme gars en uniforme noir et or. La légende dit : BERNIE KOSAR, QUARTERBACK, CLEVELAND BROWNS.

« Viens dire au revoir à Mme Hart », me crie Henri depuis le salon.

Celle-ci se tient à la porte, avec Henri. Elle me dit de ne pas hésiter à chercher sa fille, au lycée, que peut-être nous pourrions devenir amis. En souriant, je réponds que

oui, ce serait sympa. Dès son départ, nous nous mettons aussitôt à décharger nos affaires. Selon l'urgence de quitter un lieu, ou bien nous voyageons très léger – ce qui signifie les vêtements que nous avons sur le dos, l'ordinateur portable d'Henri et le coffre loric artistiquement sculpté qui nous suit absolument partout –, ou bien nous emportons deux ou trois choses, en général les ordinateurs supplémentaires et l'équipement d'Henri, dont il se sert pour sécuriser le périmètre et passer Internet au crible, à la recherche d'infos ou d'événements qui pourraient être reliés à nous. Cette fois-ci, nous avons le coffre, les deux ordinateurs hyper performants, quatre écrans et quatre caméras. Nous avons aussi des vêtements, même si ceux que nous portions en Floride seront très peu adaptés au climat de l'Ohio. Henri transporte le coffre dans sa chambre et nous trimballe tout l'équipement jusque dans la cave, où il s'arrangera pour que personne ne voie son installation. Une fois tout déballé, il met en place les caméras et allume les moniteurs.

« Nous n'aurons la connexion Internet que dans la matinée. Mais si tu veux aller en classe demain, je peux t'imprimer tous tes papiers d'identité.

— Si je reste, ça veut dire que je devrai t'aider à faire le ménage et à terminer l'installation ?

— Oui.

— Je vais aller en classe, plutôt.

— Alors tu ferais bien de prendre une bonne nuit de sommeil. »

## CHAPITRE QUATRE

Encore une nouvelle identité, une nouvelle école.

Je ne fais plus le compte, depuis toutes ces années. Combien y en a-t-il eu ? Quinze ? Vingt ? C'est toujours une petite ville, une petite école, toujours la même routine. Les nouveaux élèves attirent l'attention. Parfois je me demande si c'est vraiment une bonne stratégie, de débarquer dans des petites villes, parce qu'il est difficile, voire impossible, d'y passer inaperçu. Mais je comprends la logique d'Henri : pour eux aussi, il serait impossible de passer inaperçu.

Le lycée se situe à cinq kilomètres de la maison. Le matin, Henri m'y accompagne. L'établissement est encore plus petit que la plupart de ceux que j'ai connus, et les bâtiments n'ont rien d'impressionnant : bas, sans étage, tout en longueur. Sur le mur extérieur, à côté de l'entrée principale, on a peint une fresque représentant un pirate avec un couteau entre les dents.

« Alors tu es un Pirate, maintenant ? me lance Henri.

— On dirait bien.

— Tu connais les consignes.

— Je n'en suis pas à mon premier rodéo.

— Ne laisse pas voir ton intelligence. Tu deviendrais leur tête de Turc.



- Ça ne m’a même pas traversé l’esprit.
- Ne te fais pas remarquer, arrange-toi pour ne pas attirer l’attention.
- Je serai une mouche posée sur le mur.
- Et veille à ne blesser personne. Tu es beaucoup plus fort qu’eux.
- Je sais.
- Et surtout, tiens-toi toujours prêt. Prêt à décamper la seconde suivante. Tu as quoi, dans ton sac à dos ?
- Des fruits secs et des noix, pour cinq jours. Des chaussettes de rechange et des sous-vêtements en Thermolactyl. Un K-way. Un GPS de poche. Un couteau camouflé en stylo.
- Garde-le avec toi en permanence. » Il inspire profondément. « Et surveille bien les signes. Tes Dons vont apparaître d’un jour à l’autre. Dissimule-les à tout prix et appelle-moi sur-le-champ.
- Je sais, Henri.
- À tout moment, John, répète-t-il. Si tu vois tes doigts disparaître, si tu te mets à flotter ou à trembler violemment, si tu perds le contrôle de tes muscles ou que tu entends des voix alors que personne ne parle. Quoi que ce soit, tu m’appelles.
- J’ai mon téléphone tout près, dis-je en tapotant mon sac.
- Je t’attendrai ici, à la sortie des cours. Bonne chance, fiston. »
- Je lui souris. Il a cinquante ans, ce qui veut dire qu’il en avait quarante quand nous sommes arrivés. À son âge, la transition a été plus difficile. Il a toujours un

fort accent loric, quand il parle, qui passe souvent pour du français. C'était un bon alibi, au début, et c'est pour ça qu'il s'est baptisé Henri ; depuis il a gardé ce prénom, il ne change que le nom de famille, pour l'assortir au mien.

« C'est parti, je vais faire la loi dans ce lycée.

— Sois sage. »

Je me dirige vers le bâtiment. Comme dans la plupart des établissements, il y a des groupes d'élèves qui traînent dehors. Ils se divisent par clans, les sportifs avec les pom-pom girls, les musiciens avec leurs instruments, les premiers de la classe à lunettes avec leurs bouquins et leur Blackberry, et les shootés dans leur coin, qui ne se préoccupent de personne. Je repère un gars tout seul, avec des lunettes épaisses et une silhouette dégingandée. Il porte un T-shirt noir avec le logo de la NASA et un jean, et il ne doit pas peser plus de quarante-cinq kilos. Il tient un télescope portatif avec lequel il scrute le ciel, bien qu'il soit franchement nuageux. Je remarque une fille qui prend des photos en se déplaçant avec facilité d'un groupe à l'autre. Elle est d'une beauté frappante, avec de longs cheveux blonds et raides, qui lui tombent plus bas que les épaules, une peau couleur ivoire, des pommettes hautes et des yeux bleus et doux. Elle semble connaître la terre entière et tout le monde lui dit bonjour et se laisse photographier sans broncher.

Elle m'aperçoit, et me fait signe en souriant. Je me demande pourquoi et je me retourne, pensant trouver quelqu'un derrière moi. Il n'y a que deux élèves en train de discuter d'un devoir de maths. Je pivote de

nouveau vers elle. Elle marche droit dans ma direction, tout sourire. Jamais je n'ai vu une fille aussi belle, sans parler de discuter avec elle. Alors en voir débarquer une qui me sourit et me fait coucou comme si on était amis, là... Je me sens immédiatement nerveux et pique un fard. Mais je reste aussi sur mes gardes, comme on me l'a appris. En s'approchant, elle lève son appareil photo et se met à mitrailler. Je place les mains devant mon visage. Elle baisse son appareil avec un sourire.

« Ne sois pas timide.

— Ce n'est pas de la timidité. J'essaie juste de protéger ton matériel. Mon visage pourrait faire exploser l'objectif. »

Elle éclate de rire. « Avec la tête que tu fais, c'est bien possible. Essaie de sourire. »

Je lui adresse un léger sourire. Je suis tellement nerveux que j'ai l'impression que je vais éclater. Je sens mon cou qui brûle, et mes mains qui se réchauffent.

« Ce n'est pas un vrai sourire, dit-elle pour m'embêter. Normalement, on voit les dents. »

Cette fois-ci je fais un effort et elle me prend en photo. Habituellement, je ne laisse personne faire une chose pareille. Si une photo devait atterrir sur Internet, ou dans un journal, il deviendrait beaucoup plus facile de me retrouver. Les deux fois où ça s'est produit, Henri était furieux ; il a mis la main sur les clichés et les a détruits. S'il savait ce que je suis en train de faire, j'aurais de très gros ennuis. Mais je ne peux pas m'en empêcher – cette fille est si jolie et si charmante. Tandis qu'elle joue les paparazzis, un chien accourt vers moi. C'est un beagle, avec des oreilles tombantes cou-

leur fauve, les pattes et le ventre blanc, et le corps noir et fin. Il est maigre et sale, comme s'il vivait dehors. Il se frotte contre mes jambes, essaie d'attirer mon attention. La fille trouve ça mignon et me fait agenouiller près du chien pour nous prendre en photo tous les deux. Dès qu'il entend le cliquetis de l'appareil, le chien recule. Elle fait une nouvelle tentative, et il s'éloigne encore. Elle finit par abandonner l'idée et prend encore quelques clichés de moi. Le chien reste assis à nous regarder, à une dizaine de mètres.

« Tu connais ce chien ? me demande la fille.

— C'est la première fois que je le vois.

— En tout cas, il t'aime bien. Tu es John, c'est ça ? »

Elle me tend la main.

« Ouais. Comment tu le sais ?

— Je suis Sarah Hart. Ma mère est votre agent immobilier. Elle m'a dit que tu commencerais sans doute les cours aujourd'hui, et qu'il fallait que je te repère. Et tu es le seul nouveau aujourd'hui.

— Oui, je l'ai rencontrée hier, je dis en riant. Elle a été sympa.

— Bon, tu vas me la serrer, la main ? »

Elle me la tend toujours. Je souris et la prends dans la mienne, et c'est littéralement une des sensations les plus géniales que j'aie ressentie à ce jour.

« Ouaouh, fait la fille.

— Quoi ?

— Tu as la main chaude. Vraiment bouillante, comme si tu avais de la fièvre.

— Je ne crois pas. »

Elle me lâche la main.

« Peut-être que tu as juste le sang chaud.

— Ouais, peut-être bien. »

Une sonnerie retentit au loin et Sarah m'apprend que c'est le premier appel. Nous avons cinq minutes pour rejoindre nos classes. Nous nous disons au revoir et je la regarde s'éloigner. Une seconde plus tard, je reçois un coup dans le coude. En me retournant, je vois un groupe de joueurs de football américain, tous vêtus du blouson de l'équipe. Au moment où ils me dépassent, l'un d'eux me jette un regard noir, et je comprends que c'est lui qui m'a bousculé avec son sac à dos. Je doute qu'il s'agisse d'un accident, et je les suis. Je sais bien que je ne vais pas intervenir, même si je le pouvais. Je n'aime pas les petites brutes, c'est tout. Alors le gars avec son T-shirt de la NASA me rejoint pour marcher à côté de moi.

« Je sais que tu es nouveau, alors je te mets au parfum.

— À quel propos ?

— Lui, c'est Mark James. C'est le caïd, ici. Son père est shérif de la ville, et lui, c'est la star de l'équipe de foot. Avant il sortait avec Sarah, quand elle était pom-pom girl, mais elle a laissé tomber tout ça, et elle l'a largué. Il ne s'en est jamais remis. Je ne m'en mêlerais pas, si j'étais toi.

— Merci. »

Le gars file d'un pas pressé. Je me dirige vers le bureau du proviseur pour m'inscrire aux cours et commencer ma journée. Je me retourne pour voir si le chien est encore dans les parages. Il est toujours assis au même endroit, à m'observer.



Le proviseur s'appelle M. Harris. C'est un gros bonhomme, presque chauve, hormis quelques longs cheveux à l'arrière du crâne et sur les côtés. Son ventre déborde au-dessus de sa ceinture. Il a des petits yeux de fouine, trop rapprochés. Assis de l'autre côté du bureau, il m'adresse un grand sourire, et on dirait que ses pommettes lui engloutissent les yeux.

« Alors comme ça, tu es en seconde et tu viens de Seattle ? »

Je réponds oui en hochant la tête, bien que nous n'ayons jamais mis les pieds à Seattle, ou même à Washington, d'ailleurs. Un mensonge tout simple, pour brouiller les pistes.

« Et qu'est-ce qui t'amène dans l'Ohio ?

— Le travail de mon père. »

Henri n'est pas mon père, mais je fais toujours comme si, pour éviter les soupçons. En réalité, il est mon Tuteur, ou ce que sur Terre on appellerait plutôt un parrain. Sur Lorien, il y avait deux types de citoyens. D'une part, ceux qui développent des Dons, c'est-à-dire des pouvoirs ; ces derniers peuvent être extrêmement variés, allant de l'invisibilité à la télépathie, en passant par la capacité à voler ou à utiliser des forces naturelles comme le feu, le vent ou le tonnerre. Ceux dotés de pouvoirs s'appellent les Gardanes, et l'autre groupe s'appelle les Cêpanes, ou « Tuteurs ». Je suis un membre des Gardanes. Henri est un Cêpane. Dès son plus jeune âge, chaque Gardane se voit attri-

buer un Cêpane. Les Cêpanes nous aident à comprendre l'histoire de notre planète et à développer nos pouvoirs, et Henri est mon Cêpane. Les Cêpanes et les Gardanes – un groupe pour diriger la planète, l'autre pour la défendre.

M. Harris hoche la tête. « Et que fait-il, dans la vie ?

— Il est écrivain. Il voulait vivre dans une petite ville tranquille, pour terminer le projet sur lequel il travaille. » C'est notre alibi standard.

M. Harris acquiesce de nouveau et plisse les yeux. « Tu m'as l'air d'un jeune homme costaud. Tu as l'intention d'intégrer les équipes du lycée ?

— J'aimerais beaucoup. Mais je suis asthmatique, monsieur. » C'est l'excuse que je donne chaque fois, pour éviter toute situation qui risquerait de trahir ma force physique et ma rapidité.

« Je suis bien désolé de l'entendre. Nous sommes toujours à la recherche d'athlètes pour l'équipe de football, commente-t-il en posant le regard sur l'étagère au mur, sur laquelle trône un trophée, où est gravée l'année précédente. Nous avons remporté la coupe, en division régionale », déclare-t-il en rayonnant de fierté.

Il se penche pour attraper deux feuilles dans un placard près de son bureau, et il me les tend. La première est mon emploi du temps, avec des blancs pour les options. La seconde est une liste des options possibles. Je choisis les cours qui me plaisent et remplis les cases, puis je lui rends le tout.

Il me fait une sorte de petit cours, péroré pendant des heures (en tout cas, c'est l'impression que j'ai),

passé en revue chaque page du guide de l'étudiant en entrant minutieusement dans les détails. Une nouvelle sonnerie résonne, puis une autre. Il termine enfin son exposé, et me demande si j'ai des questions. Je réponds par la négative.

« Parfait. Il reste une demi-heure avant la fin du deuxième cours, et tu as choisi l'astronomie, avec Mme Burton. C'est une excellente enseignante, un de nos meilleurs éléments. Elle a gagné un prix national, une fois, signé par le gouverneur en personne.

— C'est génial. »

Une fois que M. Harris a réussi à se libérer de sa chaise en se tortillant, nous quittons son bureau et descendons le couloir. Ses chaussures grincent sur le sol récemment ciré. Ça sent la peinture fraîche et les produits d'entretien. Des casiers sont alignés le long des murs. La plupart sont recouverts d'autocollants aux couleurs de l'équipe de football américain du lycée. Il ne doit pas y avoir plus de vingt salles de classe dans tout l'établissement. Je fais le compte au fur et à mesure.

« Nous voilà arrivés », annonce M. Harris. Il me tend la main, et je la serre. « Nous sommes heureux de te compter parmi nous. J'aime concevoir cet établissement comme une famille soudée. Je te souhaite la bienvenue en son sein.

— Merci. »

M. Harris ouvre la porte de la classe et passe la tête à l'intérieur. C'est seulement à cet instant que je me rends compte que je suis un peu nerveux, et une sorte de vertige m'envahit. Ma jambe droite tremble et j'ai



l'estomac qui se tord, sans que je comprenne pourquoi. Ce n'est sûrement pas la perspective de pénétrer dans une nouvelle classe. Je l'ai déjà fait un nombre incalculable de fois, et mes nerfs en ont vu d'autres. J'inspire à fond et essaie de me ressaisir.

« Madame Burton, désolé de vous interrompre. Votre nouvel élève est là.

— Oh, magnifique, s'exclame une voix haut perchée et enthousiaste. Faites-le entrer ! »

M. Harris me tient la porte et je m'avance.

La pièce forme un carré parfait, et contient grosso modo vingt-cinq personnes, assises par trois derrière des bureaux rectangulaires de la taille d'une table de cuisine. Tous les regards sont posés sur moi. Je passe les élèves en revue avant de me tourner vers Mme Burton. Elle doit avoir dans les soixante ans, porte un pull en laine rose et des lunettes à monture rouge en plastique, accrochées autour du cou par une chaîne. Sa chevelure est bouclée et grisonnante, et elle m'accueille d'un large sourire. Mes paumes sont moites et j'ai l'impression d'avoir le visage bouillant. J'espère juste ne pas être écarlate. M. Harris referme la porte.

« Et comment t'appelles-tu ? » me demande la prof.

Je suis tellement perturbé que je manque de dire « Daniel Jones », mais je me reprends à temps. J'inspire profondément et je réponds : « John Smith.

— Parfait ! Et d'où viens-tu ?

— De Fl... » Une fois encore, je me rattrape avant qu'il soit trop tard. « De Seattle.

— Eh bien, nous te souhaitons tous la bienvenue, n'est-ce pas ? »

Tout le monde applaudit. Mme Burton me fait signe de m'asseoir à la place libre au milieu de la classe, entre deux élèves. Je suis soulagé qu'elle ne me pose pas plus de questions. Elle se retourne et pendant qu'elle se dirige vers son bureau, je remonte l'allée, droit vers Mark James, assis à côté de Sarah Hart. Au moment où je passe à côté de lui, il tend la jambe et me fait un croche-pied. Je perds l'équilibre mais ne tombe pas. Des ricanements parcourent la salle. Mme Burton fait volte-face.

« Que se passe-t-il ? » demande-t-elle.

Je ne lui réponds pas, mais je lance un regard noir à Mark. Chaque école en a un : un dur, une petite brute, appelez-le comme vous voudrez. Mais jamais je n'en ai vu un se matérialiser aussi rapidement. Il a les cheveux noirs, pleins de gel, et il a dû mettre un temps fou à les coiffer pour qu'ils partent dans tous les sens. Les pattes sur le côté sont impeccablement taillées et il a une ombre de barbe. Des sourcils broussailleux surmontent ses yeux sombres. Je jette un œil à son blouson du lycée, avec son nom brodé en doré, en lettres cursives, avec sa classe en dessous. Je constate qu'il est en terminale. Mon regard reste rivé au sien, et un grondement railleur monte dans la classe.

Je fixe ma place, à trois tables de là, puis de nouveau Mark. Je pourrais littéralement le briser en deux, si je voulais. Je pourrais l'envoyer à l'autre bout de la région. S'il essayait de s'enfuir, même en voiture, je serais le plus rapide, et je pourrais sans problème les déposer au sommet d'un arbre, lui et son bolide. Mais

en plus du fait que ce serait une réaction carrément disproportionnée, les paroles d'Henri me reviennent en mémoire : « Ne te fais pas remarquer, arrange-toi pour ne pas attirer l'attention. » Je sais que je devrais suivre ses conseils et ignorer ce qui vient de se passer, comme je l'ai toujours fait, par le passé. On est bons, à ce jeu-là, on sait se fondre dans le décor et vivre cachés parmi ses ombres. Mais je me sens légèrement décalé, mal à l'aise, et sans réfléchir, je balance à Mark : « Tu voulais quelque chose ? »

Mark détourne les yeux et parcourt la classe du regard ; puis il se redresse sur sa chaise et me dévisage.

« De quoi tu parles ? »

— Tu m'as fait un croche-pied, quand je suis passé. Et dehors tu m'as bousculé. Je me disais que tu voulais peut-être quelque chose.

— Que se passe-t-il ? » demande Mme Burton derrière moi.

Je lui jette un regard par-dessus mon épaule.

« Rien du tout. » Puis je me tourne vers Mark.  
« Alors ? »

Je vois ses mains se crispent sur le rebord de sa table, mais il ne répond rien. Nous nous jaugeons encore pendant quelques secondes, puis il pousse un soupir et détourne les yeux.

« C'est bien ce que je pensais », je lui dis, avant de reprendre le chemin de ma place. Les autres élèves ne savent pas très bien comment réagir et la plupart continuent à me dévisager jusqu'à ce que je m'asseye entre une rousse avec des taches de rousseur et un gars grassouillet qui me dévisage bouche bée.

Mme Burton reste plantée face à la classe. Elle a l'air un peu nerveuse, mais elle hausse les épaules et se lance dans un cours sur les anneaux de Saturne, nous expliquant qu'ils sont essentiellement constitués de particules de glace et de poussière. Au bout d'un moment, je coupe le son et me concentre sur les autres élèves. Un nouveau groupe d'inconnus, que je vais encore devoir tenir à distance. C'est toujours la meilleure ligne de conduite, se contenter d'échanger un minimum tout en restant mystérieux, mais sans attirer de soupçons. On peut dire que rien qu'aujourd'hui j'ai bien saccagé ma couverture.

J'inspire profondément et laisse lentement l'air s'échapper de mes poumons. J'ai toujours le ventre qui se tord, et la jambe qui tremble. Mes mains sont plus chaudes que tout à l'heure. Mark James est assis à trois tables devant moi. Il se retourne une fois pour me jeter un regard menaçant, avant de chuchoter quelque chose dans l'oreille de Sarah. Elle pivote à son tour. Elle a l'air sympa, mais le fait qu'elle soit sortie avec lui par le passé et qu'elle s'asseye à la place voisine me titille. Elle m'adresse un sourire chaleureux. J'aimerais le lui rendre, mais je suis comme pétrifié. Mark essaie de nouveau de lui murmurer à l'oreille, mais elle secoue la tête et le repousse. Si je me concentre, mon ouïe est bien plus performante que celle d'un humain, mais je suis tellement troublé par son sourire que je n'y parviens pas. Je regrette de ne pas avoir entendu ce qu'ils se sont dit.

J'ouvre et referme les mains. J'ai les paumes moites et brûlantes. De nouveau, une profonde inspiration.

Ma vision devient floue. Il s'écoule cinq minutes, puis dix. Mme Burton parle toujours, mais je ne l'entends plus. Je serre les poings, les rouvre. Au même moment, je manque de m'étouffer. Une lueur s'échappe de ma paume droite. Sidéré, abasourdi, je la fixe. En quelques secondes, la lumière s'intensifie.

Je referme les poings. Ma première peur, c'est qu'il soit arrivé quelque chose aux autres. Mais qu'est-ce qui pourrait bien se passer ? Nous ne pouvons nous faire tuer que dans l'ordre. C'est ainsi que fonctionne le sortilège. Mais est-ce que ça signifie qu'ils ne peuvent pas être blessés ? Est-ce qu'on a coupé la main droite de l'un d'entre eux ? Je n'ai aucun moyen de le savoir. Mais si c'était le cas, je le sentirais dans les cicatrices qui m'entourent la cheville. Et c'est alors que ça me frappe. Ce doit être mon premier Don qui se révèle.

Je sors mon téléphone de mon sac pour envoyer à Henri un texto qui dit VINNS – je n'arrive même pas à taper VIENS. J'ai trop le tournis pour écrire quoi que ce soit d'autre. Je ferme les poings et les pose sur mes genoux. Ils sont brûlants et ils tremblent. Lorsque j'ouvre la main, ma paume gauche est écarlate, et la droite luit toujours. Je cherche la pendule au mur : c'est presque la fin du cours. Si je réussis à sortir d'ici et à trouver une salle vide, je pourrai appeler Henri et lui demander ce qui se passe. Je me mets à compter les secondes, soixante, cinquante-neuf, cinquante-huit. J'ai l'impression que mes mains vont exploser. Je me concentre sur mon compte à rebours. Quarante, trente-neuf. À présent il y a des picotements, comme si on me plantait des aiguilles dans la peau. Vingt-huit,

arrière. Je fais signe de la main. Mark me fait signe à son tour, mais Sarah reste immobile, à me fixer. Je la contemple aussi longtemps que je le peux, sa silhouette qui rapetisse, et bientôt elle n'est plus qu'un point flou, au loin. Le pick-up ralentit et prend un tournant, et alors ils disparaissent tous les deux. Je me retourne, les champs défilent devant mes yeux ; en fermant les paupières je peux voir le visage de Sarah, et je souris. *Nous serons de nouveau réunis*, je lui dis intérieurement. *Et jusqu'à ce jour, tu seras dans mon cœur et dans chacune de mes pensées.*

Bernie Kosar glisse la tête sur mes genoux et je pose la main sur son dos. Le pick-up rebondit sur les cahots de la route, en direction du sud. Nous quatre, ensemble, en route pour la prochaine ville. Quelle qu'elle soit.



Composition Nord Compo  
Achevé d'imprimer en Italie  
par Grafica Veneta  
le 2 février 2011.

Dépôt légal février 2011. EAN 9782290098165  
Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

Éditions J'ai lu  
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris  
*Diffusion France et étranger : Flammarion*